



HAL
open science

La double attente de la migration : ce que les femmes de l'Anello forte attendent et ce que l'on attend d'elles

Ninon Chevrier, Armelle Girinon, Stéphanie Lanfranchi

► To cite this version:

Ninon Chevrier, Armelle Girinon, Stéphanie Lanfranchi. La double attente de la migration : ce que les femmes de l'Anello forte attendent et ce que l'on attend d'elles. *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2024, 410, Complément en ligne. hal-04848902

HAL Id: hal-04848902

<https://hal.science/hal-04848902v1>

Submitted on 20 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LA DOUBLE ATTENTE DE LA MIGRATION :
CE QUE LES FEMMES DE *L'ANELLO FORTE* ATTENDENT
ET CE QUE L'ON ATTEND D'ELLES**

NINON CHEVRIER, ARMELLE GIRINON, STEPHANIE LANFRANCHI
École Normale Supérieure de Lyon – Sapienza Università di Roma

L'anello forte ne donne pas à lire une expérience *objective* de l'attente dans la vie des femmes dont il recueille le témoignage, qui serait liée à leur propre migration ou à celle de leurs proches dans et depuis l'Italie de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle. On n'y trouve pas la description de files d'attentes interminables¹, ni de l'attente aléatoire de documents administratifs nécessaires et convoités, ni même de l'attente de conditions matérielles – météorologiques ou conjoncturelles – permettant une traversée ou un trajet délicat. En revanche, on y trouve, presque à chaque page, le récit d'une endurance quotidienne au travail et à la peine qui commence dès l'enfance et se poursuit jusqu'à la vieillesse, et qui peut parfois prendre la forme d'un parcours migratoire éreintant.

Ainsi, les trois premières sections du livre – qui en compte quatre, correspondant aux différentes aires géographiques de la région de Coni : la plaine, la colline, la montagne, et la région viticole des *Langhe* – s'ouvrent-elles avec le témoignage des femmes les plus âgées, qui sont nombreuses à avoir entrepris la traversée des Alpes, dès l'enfance ou l'adolescence, depuis la région de Coni pour trouver un emploi saisonnier ou définitif en France. À la fin de ces sections et à l'autre bout du livre, Nuto Revelli (1919-2004) a placé de manière volontairement spéculaire les témoignages des femmes les plus jeunes, qui lui ont raconté leur traversée de l'Italie en train, depuis la Calabre, la Campanie ou la Sicile jusqu'aux *Langhe* piémontaises où les attendent un mari, une belle famille et une

¹ On trouve la description de longues files de femmes attendant devant la maison de l'« *esattore* » (receveur des impôts) dans le témoignage de Maria Laneri, « Anche noi abbiamo fatto la guerra », Nuto REVELLI, *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1985, p. 315, mais il s'agit d'une expérience liée à la guerre, non pas à la migration.

communauté parfaitement étrangers. Le thème de la migration féminine, confrontant deux expériences et deux générations différentes, est présent dans la charpente même du livre.

Le recueil invite ainsi à distinguer et comparer les expériences migratoires, autant qu'il invite à considérer ce que l'ensemble des femmes interrogées par Revelli ont en commun : de page en page et de témoignage en témoignage, elles apparaissent dans l'action permanente et en mouvement constant. Que l'expérience migratoire (directe ou indirecte) soit au cœur de leurs témoignages ou qu'il s'agisse d'un thème secondaire, ces femmes attendent bien moins qu'on les attend ; elles attendent des autres bien moins que ce que l'on attend d'elles :

Abbiamo camminato tutta la notte, io non mi sono mai trovata così stanca nella vita, eravamo senza documenti, niente. Là i padroni ci aspettavano con il camion, ci hanno portati al Colle del Var. Io ero l'unica donna, gli uomini lavoravano a costruire una strada, io facevo da mangiare alla squadra².

Les femmes de *L'anello forte* ont livré avec une générosité et une confiance parfois surprenantes le récit de leur vie à Nuto Revelli, cet homme que pourtant elles ne connaissaient pas et qui était susceptible de les intimider par sa stature sociale et sa notoriété de héros de la Résistance et d'écrivain. Revelli entrait en contact avec elles grâce à un médiateur ou une médiatrice et, muni d'un magnétophone, il les enregistrerait pendant plusieurs heures dans leur cuisine. La forme même de ces témoignages, rendant possible une parole intime et chargée d'émotions, permet ainsi d'envisager la description d'une expérience subjective de l'attente, qui ne se quantifie pas tant en durée qu'en intensité, qui ne se traduit pas tant par une immobilité imposée des corps que par une aspiration, un état de suspension des sentiments, fait de frustrations, d'espoirs ou de craintes.

² Témoignage de Battistina Aimar, « I tedeschi non erano gente », *ibid.*, p. 168 : « Nous avons marché toute la nuit, je n'ai jamais été aussi fatiguée de ma vie, on n'avait pas de papiers, rien. Là-bas, les patrons nous attendaient avec leur camion, ils nous ont emmenés au Col de Vars. Moi j'étais la seule femme, les hommes construisaient une route, moi je faisais à manger à l'équipe ». Comme pour toutes les citations du texte de Nuto Revelli, nous proposons notre traduction en note. Nous avons ajouté les italiques.

Au demeurant, il en va de même pour ces expériences subjectives que pour les expériences objectives de l'attente dans *L'anello forte* : elles ne relèvent pas spécifiquement du vécu des femmes migrantes ou de femmes ayant vécu la migration de leurs proches. Dans les témoignages contenant un récit de migration (directe ou indirecte),

l'attente ne dit pas son nom, car, de manière générale, le verbe *aspettare* (76 occurrences dans le livre) exprime à la fois des pratiques matérielles et des états d'âme qui ne sont pas liés à la migration. Bien plus souvent, ils ont trait à la guerre (le prototype de cette attente, se prolongeant comme un deuil impossible, est sans doute celle du fils soldat qui n'est jamais rentré de Russie et dont la mère continue d'espérer le retour pendant des années, voire des décennies), quand il ne se réfère pas plus couramment à la grossesse (attendre un enfant, utilisé parfois même au sens absolu : « *La gente gridava che io mi sposavo perché aspettavo* »³) ou aux tâches domestiques et agricoles nécessitant un certain ordre et beaucoup de patience, comme l'élevage des vers à soie, par exemple. Une belle page de *L'anello forte* illustre ainsi le souvenir, qui semble heureux, d'une femme qui se rappelle sa première expérience de la maternité en 1958 et raconte son quotidien de jeune mère, s'occupant seule de sa fille de quinze jours, mais aussi de la ferme et des animaux. La répartition des travaux saisonniers sur deux propriétés familiales différentes et éloignées l'une de l'autre la contraint en effet à vivre et travailler seule à l'alpage, tandis que son mari et sa belle-famille sont restés dans la vallée :

D'estate vivevamo a Teit Cèrsèt, e d'inverno a Teit Culunel, più in basso. [...]

³ Témoignage de Caterina Olivero, « *Avessi da dire tutto, guai* », *ibid.*, p. 150 : « Les gens criaient que je me mariais parce que j'attendais (j'étais enceinte) ». Cet usage absolu du verbe *aspettare* est suffisamment insolite, y compris en dialecte, pour que Revelli décide d'ajouter une note explicative dans son texte. ⁴ Témoignage de Marianna Landra, « *Quel mattino non ho visto il cielo* », *ibid.*, p. 264 : « L'été nous vivions à Teit Cèrsèt et l'hiver à Teit Culunel, plus bas. [...] Je me souviens que j'avais ma petite de quinze jours. Mon mari et ma belle-mère étaient descendus à Teit Culunel pour le travail. J'ai dormi vingt-cinq jours avec ma petite là-haut à Teit Cèrsèt, seule. Le matin je me levais tôt. J'allaitais ma petite, puis je donnais à manger aux poules, les poules étaient déjà en train de m'*attendre* ! Ensuite j'allais à la cave pour

So che avevo con me la bambina di quindici giorni. Mio marito e mia suocera erano scesi a Teit Culunel per i lavori. Venticinque notti ho dormito con la bambina lassù a Teit Cèrsèt, da sola. Al mattino mi alzavo presto. Allattavo la bambina, poi davo da mangiare alle galline, c'erano già le galline che mi aspettavano! Dopo andavo in cantina a scremare il latte del giorno prima. Poi andavo nella stalla a mungere le undici vacche e le due capre. Poi davo il latte ai cinque vitelli. Poi ritornavo ad allattare la bambina. Poi portavo le bestie al pascolo, non le portavo lontano, ed ogni tanto correvo a vedere la bambina. Come tornavo a casa dal pascolo sistemavo le bestie nella stalla. Poi allattavo la bambina. Poi andavo a prendere l'acqua alla fontana laggiù in fondo che era ripido come un tetto, poi andavo a tagliare un po' d'erba da dare al mattino presto alle bestie, poi ripartivo per il pascolo. Tornavo dal pascolo, allattavo la bambina, andavo di nuovo a mungere le vacche, a dare il latte ai vitelli, a togliere il letame dalla stalla... A letto non andavo mai prima della mezzanotte, ed al mattino alle quattro ero già di nuovo in piedi. Eh, io ero un tipo che avevo del coraggio, tante altre donne nemmeno morte sarebbero state lassù, io avevo paura di niente⁴.

Ce témoignage ne concerne pas l'expérience de la migration mais nous décrit une femme que la solitude n'effraie pas, qui sait prendre en charge les tâches bien connues de l'élevage et de la ferme, ainsi que les tâches encore nouvelles pour elle de la maternité. Revelli nous donne à lire un sujet agissant, qui s'affirme par l'action. Le discours est habilement mené, avec une parataxe accumulant les verbes d'action à l'imparfait itératif, introduits par un rythme lancinant et répétitif, cadencés par un « *Poi* » anaphorique, et le refrain « *allattavo la bambina* ». Tout concourt à nous dépeindre une femme en mouvement perpétuel, au cœur d'un écosystème qui tourne autour d'elle, repose sur elle et attend tout d'elle.

C'est un exemple parmi une très large majorité de textes de *L'anello forte* où la force de travail des femmes s'affirme indépendamment de la présence – ou de l'absence – des hommes. Cela rend peu pertinente l'image d'une immobilité des femmes, figées dans l'attente, et déconstruit ainsi, page après page, les représentations de la *vedova bianca* et de Pénélope, faites de solitude et de passivité. C'est aussi un exemple où l'on perçoit bien la complexité de l'opération qui a conduit au texte que nous lisons. Dans quelle

mesure ce que Revelli nous donne à lire ici et qui nous paraît si efficacement exprimé correspond à ce que la femme-témoin, Marianna Landra, lui a donné à entendre⁴ ?

Ce questionnement d'ordre méthodologique et littéraire doit être appliqué à tout l'ouvrage et s'avère fondamental pour en comprendre la nature, ainsi que le processus d'élaboration long et complexe dont il est le fruit. Il s'avère également indispensable pour saisir la valeur toute particulière de ce travail dans l'histoire de la littérature de témoignage, d'une part, et à l'horizon des recherches italiennes et internationales sur la

écrémer le lait de la veille. Puis j'allais dans l'étable pour traire les onze vaches et les deux chèvres. Puis je donnais du lait aux cinq veaux. Puis je retournais allaiter ma petite. Puis j'amenais les vaches au pâturage, je ne les amenais pas loin, et de temps en temps, je courais voir ma petite. En rentrant à la maison du pâturage, je m'occupais des bêtes dans l'étable. Puis j'allaitais ma petite. Puis j'allais prendre de l'eau à la fontaine là-bas en bas, au fond, c'était aussi pentu qu'un toit, puis je repartais vers le pâturage. Je rentrais du pâturage, j'allaitais ma petite, j'allais de nouveau traire les vaches, donner du lait aux veaux, enlever le fumier de l'étable... Je n'allais jamais au lit avant minuit, et le matin, à quatre heures, j'étais déjà debout. Ah j'étais courageuse, beaucoup d'autres femmes ne seraient restées pour rien au monde là-haut, moi j'avais peur de rien ». Nous avons ajouté les italiques, mais les coupes sont dans le texte original.

migration et les femmes, d'autre part. En effet, bien que Revelli se décrive à plusieurs reprises comme un autodidacte peu informé des débats en sciences humaines et ayant forgé seul sa méthode d'enquête⁵, on ne peut que constater à quel point sa démarche correspond, autant dans les dates que dans les pratiques, à la réhabilitation des sources orales comme enjeu majeur pour produire un discours historique différent, qui ne tient pas uniquement compte des sources écrites – livrées par ceux qui savent écrire, c'est-à-dire très majoritairement ou exclusivement, selon les époques, par des *hommes* dotés d'instruction et de pouvoir.

L'histoire orale permet ainsi de donner une centralité et une valeur nouvelles à des récits personnels, et d'envisager autrement l'histoire de la migration féminine. Dans le

⁴ En l'occurrence, les archives sonores de la Fondazione Nuto Revelli à Coni, dans lesquelles sont encore conservés les enregistrements des entretiens originaux de *L'anello forte*, nous ont permis de vérifier que, dans ce cas particulier, la transcription et traduction du piémontais sont très proches du texte italien dans le recueil.

⁵ Lors d'une intervention à Brescia, Nuto Revelli affirme qu'il n'est ni expert ni un chercheur professionnel, mais un autodidacte qui tente de combler des vides, qui tente de sauver ce qui peut être sauvé et qu'il ne sera bientôt plus possible de récupérer. N. REVELLI, *Il testimone: conversazioni e interviste (1966-2003)*, Turin, Einaudi, 2014, p. V-VI.

numéro de la revue *Clio* consacré tout récemment au thème des migrations féminines, les responsables remarquent que :

Les sources du moi (correspondances, récits de vie, autobiographies), largement mobilisées [...], permettent de saisir l'agentivité des migrants et plus encore des migrantes, ces dernières ayant été longtemps présentées comme des figures passives, victimes de migrations forcées, compagnes de migrations masculines, bénéficiaires du regroupement familial⁶.

Si l'intention de Revelli était précisément de faire entendre les voix des femmes de la campagne du Piémont, si lui-même s'efface totalement des témoignages écrits, transformant de fait les dialogues en monologues, son intervention n'en est pas moins déterminante à plusieurs niveaux du texte, au point de mettre en tension la forme même d'un « récit de vie » comme « source du moi »⁸. Il intervient bien entendu en amont de ce récit par les questions qu'il pose à chacune et dont on devine assez aisément le canevas général en lisant l'ensemble des témoignages, bien qu'elles ne figurent pas dans le texte final. Il intervient ensuite sur la langue, car il lui a fallu, dans une majorité de cas, traduire en italien les témoignages qu'il retranscrivait, ne laissant en dialecte que certaines

formulations, signalées par des italiques et un appel de note. Il en résulte une langue homogène, quotidienne mais très rarement familière ou incorrecte, ne concédant qu'une place restreinte aux marques d'oralité directe. Enfin, Revelli intervient au moment de la composition et du montage du livre, notamment à cause de la sélection et des coupes drastiques qu'il a dû opérer pour rester dans les limites d'un volume lisible, et qui lui ont beaucoup coûté, d'après ce qu'il déclare dans l'introduction. Ainsi, des 260 témoignages recueillis, 107 seulement apparaissent dans le volume et ont été eux-mêmes largement réduits par un travail de coupes (généralement signalées entre crochets dans le texte).

⁶ Linda GUERRY et Françoise THÉBAUD, « Éditorial », *Femmes et genre en migration*, *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 51, 2020, [<http://journals.openedition.org/cliio/17791>]. ⁸ *Id.*

Lorsque l'on considère le processus complexe, en plusieurs étapes, qui mène du témoignage oral au livre écrit, on mesure mieux de quelle manière l'intentionnalité auctoriale rencontre ici le récit de vie des femmes de *L'anello forte*. De cette rencontre, le projet initial de Revelli se trouve transformé : il avait d'abord prévu d'étudier uniquement – ou du moins prioritairement – le cas spécifique des *Calabrotte*, ces jeunes femmes émigrées de Calabre pour épouser des paysans piémontais célibataires. Mais le projet évolue et s'étend au-delà de la question migratoire, se diversifie et se complexifie au contact de toutes les femmes que Revelli écoute. De cette rencontre naît quelque chose comme une nouvelle intentionnalité partagée, de donner à imaginer (lire et entendre) les femmes comme l'« *anello forte* » des communautés montagnarde et paysanne, comme le maillon fort reliant entre eux les éléments d'une société qui n'aurait jamais pu tenir sans elles. Décrire la vie de femmes qui n'avaient pas vraiment le temps d'attendre, mais dont on attendait tout signifie construire une autre histoire des femmes en mouvement et en paroles. Et cela nous permet entre autres, quand on envisage la question de la migration, de mieux déconstruire les images et les idées reçues autour des femmes qui restent comme autour de celles qui partent.

Celles qui restent

L'analyse synthétique de Nuto Revelli posée dans son introduction met en tension, dès les premières pages du recueil, la figure de la *vedova bianca* : « *Capofamiglia era sovente la donna. L'emigrazione era una fabbrica di "vedove bianche", di "padrone per forza"»*⁷. Si elle est annoncée partout, on ne semble la trouver nulle part. La région de Coni est dépeinte comme un réservoir de femmes qui subissent l'absence de leur époux⁸, mais le recueil n'en contient aucun témoignage. L'expression même de « *vedova*

⁷ « Introduzione », *L'anello forte*, *op. cit.* p. LVIII : « La femme était bien souvent chef de famille. L'émigration était une usine à "vedove bianche" [veuves blanches], de "patrones par la force des choses" ».

⁸ Nuto Revelli, dans une interview donnée en 1979, au début de la période de collecte de témoignages pour *L'anello forte* affirme que pendant la première moitié du XX^e siècle, les *vedove bianche* représentaient 80 % des femmes paysannes de la région de Coni, N. REVELLI, *Il testimone*, *op. cit.*, p. 178.

bianca » n'est, en tout et pour tout, utilisée que trois fois, et toujours pour décrire une réalité lointaine et abstraite, une situation qui n'arrive qu'aux autres et que ne semblent pas connaître les femmes qui racontent leur propre histoire.

Plusieurs hypothèses peuvent expliquer ce phénomène : un imaginaire collectif qui surestime le nombre de femmes qui n'ont pas suivi leur époux dans la migration, une volonté auctoriale de concentrer le discours sur la puissance d'action des femmes paysannes, et donc d'écarter sciemment les témoignages de celles qui restent et qui attendent, ou encore une conséquence du décentrement du point de vue masculin, qui mettrait en lumière la différence effective entre la représentation collective de la *vedova bianca* et une réalité quotidienne éreintante. Le résultat, cependant, reste le même : Nuto Revelli aborde l'histoire de cette figure à travers un recueil qui constitue une forme de contre-discours et qui s'emploie à déconstruire l'image figée d'une femme passive dans l'attente. Reste alors à déterminer comment s'opère cette déconstruction.

La reconstitution des récits de vie ne tait pas le sentiment de solitude qui semble constitutif de l'existence des femmes de *L'anello forte*. Ce sentiment, provoqué par des déplacements, des mises au travail forcées, et par l'absence de communication entre filles, sœurs et mères, s'enracine dans l'enfance et se prolonge dans l'adolescence. Or cette solitude existentielle n'est pas directement liée à l'attente d'un père ou d'un mari, mais plutôt à une condition plus large qui tend à isoler la femme au sein même du foyer. Ainsi l'absence du père ou de l'époux est-elle d'abord vécue comme un bouleversement dans la structure familiale qui fait adopter à la femme, de manière volontaire ou non, un nouveau rôle dans le système de production et de maintien de l'exploitation paysanne. À l'échelle du recueil, ce sont les titres des témoignages qui nous disent quelque chose de la stratégie de composition de Revelli : « Per forza comandava la donna » (Forcément,

c'est la femme qui commandait), « Cantavamo per tenerci svegli » (On chantait pour rester éveillés), « La donna di campagna era una martire » (La femme de la campagne était une martyre), « Anessi da dire tutto, guai » (Si je devais tout dire, attention), « La donna sarà sempre una schiava » (La femme sera toujours une esclave), « La donna ne vedeva di tutti colori » (La femme en voyait de toutes les couleurs).

Tous ces titres redonnent une place centrale à la force de travail des femmes, à leur résistance à l'épuisement et à tous les sacrifices faits pour faire tenir les foyers, les fermes et les villages en l'absence des hommes. Cette force n'est pas synonyme d'émancipation mais prouve que loin d'être des *vedove* qui attendent passivement un retour, c'est dans l'effort et dans le corps que les femmes de *L'anello forte* subissent l'absence. La figure synthétique féminine qui émerge du recueil est en effet bien loin d'être désœuvrée. La question de l'absence de l'homme, qu'elle soit liée à la migration, à la guerre ou à une mort prématurée est presque toujours présentée dans une relation directe de cause à effet avec celle du travail quotidien, dont la charge est redoublée quand la femme se retrouve seule. À l'ensemble des tâches domestiques et agricoles s'ajoutent celles qui incombent auparavant à l'homme. Un des seuls récits qui exprime sans détour l'attente douloureuse du mari et l'espoir d'un retour imminent est aussi celui d'un accouchement :

Nel settembre del 1940 mio marito era sotto le armi, lui è del 1897, e l'avevano ancora richiamato. Io aspettavo un bambino. Lavoravo come una mula, portavo il letame, caricavo e scaricavo il fieno. Il 28 settembre mentre stavo lavorando, ho preso i dolori. Allora mi sono detta: «Io stasera mi mangio ancora un piatto di tagliatelle, e pöi i fasu 'l travai, mi arrangio da sola.» Pensavo «Se il Signore mi desse soltanto mio marito.» In quel momento mi dicono: «Ah, c'è un militare che sta arrivando.» Ed era il mio uomo. «Vieni solo con me», gli ho detto. Io avevo già preparato il letto, io e lui abbiamo...comprato la bambina. Lui ha afferrato la bambina, io gli suggerivo: «Adesso prendi le forbici, taglia il cordone...», era una bella bambina. La scunda part la tenevo con una mano, poi l'ho tolta io, tanto bene... ne avevo già comprati cinque dei miei, ne avevo già aiutati tanti degli altri a nascere, ero pratica io... Eh, te lo facevano mettere per forza il coraggio se non l'avevi⁹.

⁹ Témoignage de Rosa Lombardo épouse Pasero, « Ne ho aiutati a nascere centoventi », *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 239 : « En septembre 1940, mon mari était sous les armes, il est de 1897 et il avait quand même été appelé. J'attendais un enfant. Je travaillais comme une mule, je transportais le fumier, je chargeais et je déchargeais le foin. Le 28 septembre j'étais en train de travailler, j'ai commencé à avoir des contractions. Alors je me suis dit : "Moi ce soir je mange encore une assiette de tagliatelle, *e pöi i fasu 'l travail* je me débrouille toute seule". Je pensais "Si seulement le Seigneur me donnait mon mari". À ce moment-là on m'a dit : "Oh, il y a un militaire qui arrive". Et c'était mon homme. Je lui ai dit : " Viens avec moi tout de suite ". J'avais déjà préparé le lit, lui et moi... on a fait naître notre petite. Lui il a attrapé la petite et moi je lui disais quoi faire : " Maintenant prends les ciseaux, coupe le cordon..." , c'était une belle petite. La *scunda*

L'attente et le travail sont ici polysémiques, l'attente du mari est directement liée à celle de l'enfant, et la parturition est une tâche à accomplir, au même titre que celle qui consiste à déplacer le foin avant la nuit. Il s'agit d'un exemple presque inédit à l'échelle du recueil – l'accouchement est plus souvent représenté comme une affaire de femmes où les hommes ne sont pas admis – mais qui souligne, par le discours direct et l'accumulation de verbes d'action, la volonté, la patience et la force d'endurance de cette femme.

Par ailleurs, *L'anello forte* complexifie, par la superposition des récits et des points de vue, la figure de la femme qui reste et attend. Les différents récits sont autant de preuves que celle-ci est aussi, et parfois d'abord, une femme qui est partie puis rentrée, ou une femme dans l'attente du départ :

Mi sono sposata del 1908, il mio uomo, Andrea, era del 1880. [...]

Poi siamo andati in Francia, lui lavorava alla mina da pé 'd Luc, alla mina di Santa Maria, in Provenza. Ma del 1914 nell'autunno siamo tornati a Rittana, nella borgata Cesana, perché c'era la guerra, e mio figlio Giuseppe aveva tre anni, e Paolo aveva solo un anno. [...]

Appena lui è tornato dalla guerra, è subito andato in Francia, sulla frontiera della Spagna, in una miniera di nichel dove la pietra era bianca e rossa, e quando uscivano dalla miniera avevano tutti la faccia rossa. [...] Poi il vecchio padrone della mina 'd Lüc ha scritto al mio uomo, e siamo andati anche noi in Francia, io ed i bambini, lì a Brignole, dalle parti di Lüc. Anche lì c'era una mina di nichel. Lavoravo anch'io alla mina, ma non sotto terra. Lavoravo sul piazzale, io tiravo fuori 'l minaret, mi triavu il materiale buono dal cattivo¹⁰.

¹⁰ Témoignage de Maria Goletto, veuve Bruno, « Il mercato di Barcelonette », *ibid.*, p. 122. Contrairement aux autres extraits cités, il s'agit pour ce texte de nos propres coupes et non de celles du texte original. « Je me suis mariée en 1908, mon homme, Andrea, était de 1880. [...] Puis nous sommes allés en France, lui travaillait à la *mina da pé 'd Lüc*, à Sainte-Marie-aux-Mines, en Provence. Mais à l'automne 1914 nous sommes rentrés à Rittana, dans la bourgade Cesana, parce qu'il y avait la guerre, et mon fils Giuseppe avait trois ans, et Paolo avait un an seulement. [...] Dès qu'il est rentré de la guerre il est tout de suite allé en France, à la frontière avec l'Espagne, dans une mine de nickel où la pierre était blanche et rouge, et quand ils sortaient de la mine ils avaient tous la gueule rouge. [...] Puis le vieux patron de la mine du Luc a écrit à mon homme, et on est allés en France nous aussi, moi et les enfants, là, à Brignoles, dans les environs du Luc. Là aussi il y avait une mine de nickel. Je travaillais moi aussi à la mine, mais pas sous terre. Je travaillais sur le carreau, je sortais 'l *minaret*, *mi triavu* le bon matériel du mauvais ».

part (la délivrance) je la tenais avec une main, puis c'est moi qui l'ai enlevée, tant bien que mal...j'en avais déjà eu cinq moi, j'en avais déjà aidé beaucoup d'autres à naître, moi j'étais accoucheuse... Oh le courage, t'étais bien obligée de le trouver même quand tu n'en avais pas ».

Dans ce témoignage, l'attente se lit dans l'étirement de la phrase, dans la succession d'adverbes spatiaux et temporels qui ancrent le récit dans une réalité précise et douloureuse, due à la peur d'une mort prématurée qui aurait laissée Maria – témoin ici – seule avec deux enfants. Cependant, cet entretien ne saurait être réduit à l'expression de la solitude dans l'effort, causée par les aléas de l'Histoire et les décisions étatiques. La posture de Maria est en effet en fluctuation constante : elle est d'abord elle-même migrante, partie seule travailler en France alors qu'elle est encore enfant. Elle repart ensuite accompagnée de son nouveau mari, revient seule avec ses deux enfants ; la peur et l'attente ne sont pas absentes du récit, mais ne sont pas synonymes de paralysie. Elle n'échappe bien sûr pas à la division genrée du travail ni aux fluctuations du marché et doit patienter avant de rejoindre son époux en France. Néanmoins, cette stase dans le récit tend plus à éclairer les détails et les conséquences d'une stratégie de survie familiale construite autour de la migration qu'à réduire Maria à la condition d'une épouse abandonnée.

Enfin, il convient d'ajouter que la présence des témoignages des *Calabrotte*, dans l'économie du recueil, ainsi que ceux de quelques hommes (leurs maris piémontais, les maires de Verbicaro et Mango, villages d'où sont respectivement parties et arrivées de nombreuses femmes du sud, un *bacialé*, marieur, qui transmettait les photos et accompagnait la rencontre entre les futurs époux) dessinent les contours d'un renversement de situation. Au lendemain de l'industrialisation et de l'exode rural, ce sont les paysans de la région de Coni qui se retrouvent seuls et qui, vieillissant, attendent désespérément une femme pour les épouser et fonder une famille.

La *vedova bianca* de *L'anello forte* n'est ni une femme libérée de la domination masculine par la migration de son mari, ni une *mater dolorosa* abandonnée à son sort, ni même une Pénélope qui tisse en attendant un retour promis. Le travail de Nuto Revelli saisit la diversité des contextes, l'ambiguïté et les contradictions des discours individuels, et donne à lire une réalité aux multiples facettes. Il rompt ainsi dans un même mouvement avec les images conventionnelles des femmes qui restent et des

femmes qui partent, en déconstruisant notamment la représentation souvent exclusive d'une femme « qui suit les pionniers hommes et obéit à leurs ordres »¹¹.

Celles qui partent : entre sollicitations permanentes, violences et aspirations subjectives

Lors de sa parution au début des années 1980, *L'anello forte* ébranle l'archétype résolument masculin du travailleur émigré ou immigré – fils ou (futur) père de famille quittant la ferme pour aller travailler à l'usine – auquel s'intéressent les sciences humaines depuis les années 1970, c'est-à-dire à un moment où « le fait de rappeler le rôle important des immigrés dans l'histoire du développement du capitalisme industriel était déjà une “découverte” »¹². Il semble pourtant que la déconstruction de cet archétype ne soit pas aisée et que la critique des représentations qui opposent les Pénélopes sédentaires aux Ulysses en mouvement n'ait pas fait l'unanimité puisque quarante ans plus tard, on constate encore la difficulté des histoires migratoires « à admettre que des femmes pouvaient se déplacer seules, sans mari ni protecteur »¹³.

Dans *L'anello forte*, la déconstruction de cette dichotomie simpliste passe tout d'abord par la description de schémas migratoires en partie inversés : il s'agit en d'autres termes d'un « réagencement de genre »¹⁴ dans les représentations de la mobilité du travail au XX^e siècle. Dès l'enfance, les petites filles des familles pauvres sont envoyées relativement loin de chez elles pour travailler. Cet éloignement précoce et récurrent du foyer annonce souvent des déplacements définitifs ou de longue durée à l'âge adulte. Les femmes partent pour les cueillettes de fleurs, pour les récoltes de fruits et de légumes, elles partent travailler dans les filatures et les usines textiles, elles gardent les troupeaux et les maisons d'autres familles, elles vont allaiter des nourrissons français

¹¹ Paola CORTI, « Women were Labour Migrants Too: Tracing Late-Nineteenth-Century Female Migration

¹² Nancy L. GREEN, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002, p. 107.

¹³ Camille SCHMOLL, *Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée*, Paris, La Découverte, 2020, p. 25.

¹⁴ L. GUERRY et F. THÉBAUD, « Éditorial », *art. cit.*

après avoir accouché, elles tentent leur chance et se marient à des inconnus dans des régions plus riches pour fuir la misère, etc. Les routes et les impulsions sont multiples, mais les femmes partent et pas toujours pour suivre un homme.

from Northern Italy to France », in *Women, Gender and Transnational Lives: Italian Workers of the World*, Donna R. Gabaccia et Franca Iacovetta (dir.), Toronto, Presses Universitaires de Toronto, 2002, p. 133-159, p. 134.

Même quand le terme *aspettare* n'apparaît pas dans leurs discours, et même quand elles décrivent une condition de vie qui ne s'apparente pas à une attente que nous avons qualifiée d'objective, nombreux sont les témoignages, notamment chez les femmes du Sud de l'Italie, qui font ressortir une forme particulière d'attente : l'attente d'une opportunité, d'un changement, qui naît souvent d'une immobilité forcée. Elles sont plusieurs à avancer le manque de liberté de mouvement comme une des raisons qui leur rendaient la migration souhaitable : « *ero sempre stata in casa chiusa come una bestia, oh già* » (J'ai toujours été enfermée chez moi, comme une bête), déclare Lina qui n'était pas autorisée à sortir de chez elle sans être accompagnée par un homme de la famille¹⁵. Et à la question de savoir si elle referait, malgré toutes les difficultés rencontrées, le même choix de la migration, Angiolina Parrilla répond :

*Sì, lo farei di nuovo. Perché laggiù una ragazza che esce da sola sembra che vada in giro a fare la somara, è una ragazza non più seria. Io sono venuta via anche per queste usanze cattive che c'è laggiù, controllare tutto e pensare male di tutto. Laggiù la ragazza non è libera. E la donna sposata è sempre sorvegliata, e come*¹⁶.

La réclusion déshumanisante et l'entrave à la liberté de mouvement engendrent une dilatation du temps et une tension vers un espace où la mobilité et les interactions sociales semblent possibles. Cette tension est flagrante quand les femmes décrivent les

¹⁵ Témoignage de Lina (née en Sicile) et de Tino, « Sono andato a vederne più di trenta », *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 432.

¹⁶ Témoignage d'Angiolina Parilla épouse Boero et de Giulio Boero, « Mi ha impressionato il silenzio di qui », *ibid.*, p. 458 : « Oui, je le referais. Parce que là-bas au Sud, une fille qui sort seule on dirait qu'elle va faire l'idiote, ce n'est pas une fille sérieuse. Moi je suis aussi partie à cause de ces habitudes mauvaises qu'il y a là-bas, de tout contrôler et de toujours penser à mal. Là-bas, les filles ne sont pas libres. Et la femme mariée est toujours surveillée, et il faut voir comment ».

visites que leur ont rendues les hommes piémontais pour les demander en mariage et les départs en direction de la région de Coni : elles soulignent l'impossibilité d'échanger avec leurs prétendants et l'obligation de se décider complètement à l'aveugle en pariant sur l'avenir. La surveillance de la part des pères s'étend parfois même lors des voyages en train des jeunes mariés pour rejoindre le Piémont.

À cette attente qui se traduit comme une suspension du temps et une restriction des possibles dans le foyer familial, d'une part, et comme une aspiration subjective, une attraction floue vers un espace que l'on espère ou imagine plus libre, d'autre part, s'ajoute

l'idée d'un éloignement nécessaire et instinctif pour ne pas (ou ne plus) subir de violences physiques : « *là c'è più libertà, la gente dell'alta Italia non picchia* »¹⁷ (là-bas il y a une plus grande liberté, les gens de l'Italie du Nord ne frappent pas). Fuir les mains lestes des hommes ou la violence du travail qui ne rapporte rien et abîme le corps apparaît en effet comme un motif récurrent de ces parcours migratoires²⁰. Plusieurs femmes associent donc la région de Coni à une série d'espoirs et de projections, reliant la notion d'attente à des valences contradictoires et genrées.

Les *Calabrotte* ont en commun avec toutes les autres femmes qui livrent leur témoignage à Revelli d'intégrer une communauté, un écosystème dont elles vont devenir *L'anello forte*, le maillon fort. Les femmes du Sud de l'Italie sont attendues en tant qu'épouses par les paysans piémontais, mais aussi en tant que travailleuses dans les champs, les vergers, les vignes et les étables ; de la même manière que les femmes pauvres de la campagne de Coni étaient attendues cinquante ans plus tôt en France dans les champs de fleurs, dans les vergers, dans les filatures, dans les maisons comme domestiques ou comme nourrices. Des chaînes migratoires féminines se mettent en place et elles débouchent sur des métiers qui sont souvent réservés aux femmes

¹⁷ Témoignage de Caterina (née en Calabre), « Il mio Nord ? Tre case e un campanile », *ibid.*, p. 422. ²⁰ Voir par exemple les témoignages de Salvatore Russo (né à Verbicaro, province de Cosenza), « Ho fatto sposare più di trenta donne » et d'Angela (née en Campanie) et Stefano, « Quello che papà vuole facciamo », *ibid.*, p. 408, 489.

immigrées¹⁸. À ces attentes professionnelles s'ajoutent bien évidemment toute une série d'attentes sociales et familiales qui rythment la vie des femmes et leurs expériences migratoires. La prise en compte de la multiplicité de ces attentes extérieures dans le discours des femmes interrogées permet de poser la question d'une spécificité de genre dans le vécu des migrantes, mais aussi d'une forme de continuité dans l'expérience de toutes les femmes de *L'anello forte*.

Le recueil s'ouvre avec le témoignage de Teresa Garro qui évoque sa migration en France et le parcours d'une de ses sœurs, Cichina. Consciente de l'impossibilité de sortir de la misère en restant dans sa région, Cichina a su valoriser un savoir-faire précis, celui de fileuse, pour répondre à un besoin de main d'œuvre dans l'industrie textile française :

Cichina, che non sapeva una parola di francese, che non sapeva fare una moltiplicazione o una divisione, si è messa a studiare imparando tutta da sola, facendo molta fatica. Ed in poco tempo è diventata la direttrice di una grossa filanda di Marsiglia. Cichina dava la preferenza alle filere di Peveragno. Sono più di cento le donne di Peveragno che hanno raggiunto Marsiglia tramite Cichina, tutte ragazze di campagna, tante si sono poi sposate là ed hanno fatto fortuna¹⁹.

La stratégie d'autonomisation de Cichina et sa détermination lui permettent de gravir les échelons rapidement. La prose elliptique et expéditive rend compte de l'ascension fulgurante de cette fileuse qui avait commencé à travailler dès l'âge de huit ans dans les filatures de sa région. Grâce à sa réussite et sa puissance d'action, une véritable chaîne migratoire se crée au village et dans la famille. La migration apparaît donc ici comme un levier d'émancipation et d'*empowerment*. Loin de la figure d'une femme subissant l'expérience migratoire comme une conséquence inévitable et imposée par la misère, le

¹⁸ Voir à ce propos le chapitre intitulé « De l'immigré à l'immigrée », N. L. GREEN, *op. cit.*, p. 105-120.

¹⁹ Témoignage de Teresa Garro, veuve Giuliano, « La filanda di Marsiglia », *L'anello forte*, *op. cit.*, p. 8 : « Cichina, qui ne savait pas un mot de français, qui ne savait pas faire une multiplication ou une division, s'est mise à étudier, en apprenant tout toute seule, et en se donnant beaucoup de mal. Et en peu de temps elle est devenue directrice d'une grande filature de Marseille. Cichina donnait la préférence aux *filere* de Peveragno. Il y a plus de cent femmes de Peveragno qui se sont rendues à Marseille par l'intermédiaire de Cichina, que des filles de la campagne, beaucoup se sont ensuite mariées là-bas et ont fait fortune ». ²³ L. GUERRY et F. THÉBAUD, « Éditorial », *art. cit.*

recueil place le thème de la migration sous le signe de l'agentivité des femmes capables de tirer profit des attentes de l'industrie française. Ce choix fort de Revelli, pour le premier texte de son recueil, s'inscrit en rupture d'une historiographie ayant longtemps présenté les femmes comme des « figures passives, victimes de migrations forcées, compagnes de migrations masculines, bénéficiaires du regroupement familial »²³. Il est néanmoins nuancé par d'autres récits.

On trouve, dans *L'anello forte*, la description de parcours plus accidentés, loin de toute forme d'*empowerment* et d'agentivité, ainsi que le récit d'expériences au cours desquelles la mobilité initiale est suivie par une nouvelle forme d'isolement. Cela se reflète d'abord dans la question de la langue et du dialecte :

In principio è stato difficile. Mio marito è bravo, parlava un po' italiano, lo capivo. Ma è stato difficile. Perché quando una gallina si va a mettere in un altro giuc si sente straniera, una la pitta, l'altra la pitta, quella povera bestia che è straniera... Come se uno di qua capita al mio paese da solo, eh. Il mangiare qui è diverso. A volte mangiavo, a volte no. Dei bei giorni stavo senza mangiare perché non osavo. Ah, difficile in principio, poi pian pianino ho fatto l'abitudine [...] Sono qui dal 1967, da undici anni.

*Mai andata al cine da quando sono sposata, mai andata a ballare. Vado al mercato a vendere le formaggette ogni 15 giorni, e basta. Ah, dovessi ripetere il matrimonio non lo ripeterei più. Mio marito lo risposerei, ma sapendo di vivere da soli. La suocera non so..., lei è gelosa del figlio*²⁰.

Les époux et les belles-mères interrogés par Revelli exigeaient que les femmes du Sud s'expriment assez rapidement dans une autre langue que leur dialecte maternel : «

²⁰ Témoignage de Maria Giuseppa Voto épouse Tardito, (née à Verbicaro, province de Cosenza), « Ci siamo sposati per procura », *L'anello forte, op. cit.*, p. 452-453. La coupe qui figure dans ce texte est plus importante que celle du texte original. « Au début ça a été difficile. Mon mari est quelqu'un de bien, il parlait un peu italien, je le comprenais. Mais ça a été difficile. Car lorsqu'une poule rentre dans un autre *giuc* (poulailler) elle se sent étrangère, elle reçoit des coups de becs de l'une, des coups de becs de l'autre, cette pauvre bête qui est étrangère... Eh oui, comme si quelqu'un d'ici arrivait dans mon village seul. La nourriture est différente ici. Parfois je mangeais, parfois non. Il arrivait que je ne mange pas de la journée parce que je n'osais pas. Oh ça a été difficile au début, puis tout doucement je me suis habituée [...]. Je suis ici depuis 1967, depuis onze ans. Pas une fois je suis allée au ciné depuis que je suis mariée, pas une fois je suis allée danser. Je vais au marché vendre nos petits fromages tous les quinze jours, et c'est tout. Oh, si je devais me remarier, je ne le ferais pas. Mon mari je l'épouserai à nouveau, mais en étant sûre qu'on vive tout seuls. Ma belle-mère, je ne sais pas... elle est jalouse de son fils ».

Cercavamo il modo di farglielo perdere il suo dialetto, oh già »²¹. Cette requête ainsi que la barrière linguistique intrafamiliale reflètent la double peine des immigrées, celle de la contrainte exogamique liée à l'intégration dans leur belle-famille et celle de l'aliénation culturelle et linguistique. « En effet, exilées, une première fois par l'exogamie, une deuxième fois par l'émigration, les émigrées subissent souvent un isolement social et culturel, où l'ignorance de la langue renforce un repli sur la culture traditionnelle, le tout aggravé par des conflits de génération au sein des familles »²². Face à cette injonction au déracinement linguistique, les femmes s'expriment en italien et apprennent rapidement à comprendre et parler le dialecte de Coni. Certaines soulignent la rapidité avec laquelle elles l'ont appris et leur capacité à faire de nécessité vertu, mais le thème de la vulnérabilité linguistique est très fréquent dans *L'anello forte*, et il traduit l'isolement socio-professionnel de ces femmes, contraintes de vivre dans un environnement familial souvent hostile²³. Celles qui ont pu maintenir un lien avec

quelques *paesane* ou membres de leur famille soulignent par ailleurs le plaisir qu'elles ont à reparler leur dialecte²⁴.

Dans ce recueil, Revelli nous donne donc à lire une riche déclinaison des expériences de migration allant de la trajectoire jalonnée de succès de Cichina Garro au récit d'une série de maltraitances vécues par Maria Giuseppa Voto en passant par d'autres aspirations, d'autres réalisations et par de multiples formes de sollicitation et de violence. L'efficacité de la déconstruction des représentations des immigré·es / émigré·es qui invisibilisent les femmes ou les relèguent au rang de suiveuses réside

²¹ « On cherchait un moyen de lui faire perdre son dialecte, eh oui » Témoignage d'Angela (née à Caselle in Pittari, province de Salerne), « Ho perduto il mio dialetto », *ibid.*, p. 444-445.

²² N. L. GREEN, *op. cit.*, p. 114.

²³ Voir à ce propos les témoignages de Maria Attisani épouse Abrate (« Dal mio paese vedevo il mare »), de Rosa Pietropaolo épouse Bagnis (« Non pensavo di sposarmi ») et d'Olimpia Esposito épouse Tortoroglio (« Ho il vizio di parlare italiano »), *L'anello forte, op. cit.*, p. 106-110, 296-300, 416-419.

²⁴ Voir par exemple le témoignage déjà cité de Maria Attisani épouse Abrate et celui de Fiorella Gentiluomo épouse Lusso (« Se non parlo piemontese la gente ride »), *ibid.*, p. 106-110, et p. 433-435.

ainsi précisément dans la pluralité des récits et dans la série de nuances qu'offre cette pluralité.

Conclusion

Comme on l'a dit, le projet initial de Nuto Revelli entendait articuler *L'anello forte* autour des témoignages des *Calabrotte*, mais il a évolué vers un volume qui rend compte d'expériences bien plus variées et nombreuses. Néanmoins, notre étude montre que la question de la migration féminine y demeure centrale et qu'elle est devenue, à l'échelle du recueil, un élément structurant. Elle permet en effet de faire entrer en résonance l'expérience des femmes du Sud de l'Italie avec celle de leurs aînées piémontaises. On observe ainsi une continuité dans le vécu de chacune, qui apparaît tout particulièrement dans la manière de vivre ou de ne pas vivre une attente qui peine à s'identifier comme telle ou à se fixer sur un objet précis, et qui se confond bien souvent avec une forme de devoir familial. Il ne s'agit pas de nier l'importance de l'expérience migratoire dans la vie de ces femmes, mais plutôt de mettre le doigt sur quelque chose de l'ordre, peut-être, d'une spécificité genrée : là où les hommes qui migrent créent une rupture, les femmes – celles qui partent comme celles qui restent – assurent une continuité autant dans les communautés où elles arrivent que dans celles où elles restent seules.

Ainsi, les attentes, le quotidien et le vécu de ces femmes, dont les récits individuels sont pourtant, à bien des titres, différents, présentent également de nombreuses similitudes. L'une de ces continuités tient surtout au fait que toutes les femmes de *L'anello*

forte, immigrées, émigrées ou *vedove bianche*, livrent des récits d'elles-mêmes où elles sont constamment agissantes. Les témoignages ne laissent que très peu d'espace pour l'expression de peurs paralysantes ou d'espoirs figés, et c'est par leurs mouvements – déplacements et efforts – qu'elles se caractérisent principalement. Il convient cependant de distinguer d'une part les femmes qui, bien qu'elles agissent en permanence, ne tirent

pas pour autant de leurs actions une forme d'*empowerment*, ne parvenant pas à sortir ni à tirer profit de ce que l'on attend d'elles et d'autre part les femmes qui, à l'inverse, parviennent à sortir du rôle et de la place qui leur ont été assignés (ou à en tirer quelque avantage) et qui transforment donc leur action en agentivité.

L'anello forte permet donc de prendre conscience du courage, de la force physique et psychologique dont ces femmes ont dû faire preuve pour « tracer leur voie au gré des résistances rencontrées »²⁵. L'enquête de Revelli souligne ainsi, à plusieurs reprises, la puissance d'action des femmes interrogées et la valeur émancipatrice de leurs expériences migratoires. Elle n'occulte pas pour autant la réalité de l'attente qui est vécue comme une expérience et une pratique de l'endurance de la part des émigrées et des immigrées. Ces témoignages nous prouvent que la migration peut, en effet, constituer un moyen pour les femmes d'échapper à l'assignation genrée, de redéfinir ce que l'on attend d'elles et ce qu'elles attendent... mais que ce n'est pas souvent le cas.

Ninon Chevrier est l'auteurice d'un mémoire de master en études italiennes, soutenu à l'École normale supérieure de Lyon, qui porte sur la pratique de l'enquête dans les recueils de témoignages de Nuto Revelli.

Armelle Girinon est l'auteurice d'une thèse de doctorat qui porte sur les représentations de la ville de Constantinople dans les ouvrages des voyageurs italiens du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Ses recherches portent plus largement sur l'orientalisme littéraire, les représentations des migrations et de « l'altérité ». Elle travaille actuellement en tant que postdoctorante à la Sapienza Università di Roma sur les récits des femmes paysannes du Cuneese interrogées par Nuto Revelli.

Stéphanie Lanfranchi est maîtresse de conférences en études italiennes à l'École normale supérieure de Lyon. Ses travaux portent surtout sur la critique littéraire dans l'Italie fasciste, ainsi que sur l'œuvre de Mussolini. Par ailleurs, elle a engagé, en 2019, la traduction collective de *L'anello forte* de Nuto Revelli avec Armelle Girinon et Alessandro Martini, et promeut la réflexion sur l'œuvre de cet auteur, en privilégiant la perspective du genre.

²⁵ L. GUERRY et F. THÉBAUD, « Éditorial », *art. cit.*

Bibliographie

CORTI, Paola, « Women were Labour Migrants Too: Tracing Late-Nineteenth-Century Female Migration from Northern Italy to France », *Women, Gender and Transnational Lives: Italian Workers of the World*, Donna R. Gabaccia et Franca Iacovetta (dir.), Toronto, Presses Universitaires de Toronto, 2002, p. 133-159.

GREEN, Nancy L., *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.

GUERRY, Linda & THÉBAUD, Françoise, « Éditorial », *Femmes et genre en migration*, *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 51, 2020, [<http://journals.openedition.org/clio/17791>].

REVELLI, Nuto, *L'anello forte. La donna: storie di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1985. _____, Archives sonores, [<http://www.resistenzauominiedonne.org/>], [<https://www.nutorevelli.org/>].
_____, *Il testimone: conversazioni e interviste (1966-2003)*, Turin, Einaudi, 2014.

SCHMOLL, Camille, *Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée*, Paris, La Découverte, 2020.